

---

## Pas de quartier pour le sexe ?

Le développement durable des rencontres sans lendemain

Catherine Deschamps et Laurent Gaissad

---

**Édition électronique**

URL : <http://echogeo.revues.org/4833>

DOI : 10.4000/echogeo.4833

ISSN : 1963-1197

**Éditeur**

Pôle de recherche pour l'organisation et la  
diffusion de l'information géographique  
(CNRS UMR 8586)

**Référence électronique**

Catherine Deschamps et Laurent Gaissad, « Pas de quartier pour le sexe ? », *EchoGéo* [En ligne],  
5 | 2008, mis en ligne le 04 juin 2008, consulté le 01 octobre 2016. URL : <http://echogeo.revues.org/4833> ; DOI : 10.4000/echogeo.4833

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 octobre 2016.



EchoGéo est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas  
d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International

---

# *Pas de quartier pour le sexe ?*

Le développement durable des rencontres sans lendemain

Catherine Deschamps et Laurent Gaissad

---

Suis-je tombé amoureux d'elle pour la payer  
d'avoir couché avec moi ? Aujourd'hui encore,  
après une nuit avec une femme, j'ai le sentiment  
d'avoir été gâté et d'être en dette - envers elle, que  
j'essaie au moins d'aimer, et aussi envers le  
monde, que j'affronte.

Bernard Schlink, *Le Liseur*, 1995.

La vie est étrangement facile et douce avec  
certaines personnes d'une grande distinction  
naturelle, spirituelles, affectueuses, mais qui sont  
capables de tous les vices, encore qu'elles n'en  
exercent aucun publiquement et qu'on n'en puisse  
affirmer d'elles un seul. Elles ont quelque chose de  
souple et de secret. Puis, leur perversité donne du  
piquant aux occupations les plus innocentes,  
comme se promener la nuit, dans des jardins.

Marcel Proust, *Les Plaisirs et les Jours*, 1896.

- 1 Dans différents territoires, s'exposent ou se devinent des sexualités multiples, qu'elles soient commerciales ou gratuites, discriminées, tolérées ou ignorées. À l'inverse de la chambre à coucher ou à cacher, de cette « enclave de l'intime » jugée inobservable et nécessairement confinée / retirée du monde, certains de ces espaces laissent une place au regard étranger, le regard de celui ou celle qui ne participe pas toujours. Il y a les espaces virtuels, catalogue d'un sexe qui pourra plus tard occasionner des déplacements réels ; les bars, plus ou moins spécialisés ; les lieux extérieurs, explicitement « de drague » la nuit, plus feutrés et pris dans d'autres activités le jour le jour (Gaissad, Deschamps, 2007, p. 357-369). Et puis, il y a les parcours, les trajets qui relient les espaces entre eux. D'une ballade à pieds, occasion de rencontres menant parfois au sexe, comme si les activités

corporelles s'appelaient l'une l'autre, au trafic interurbain d'une « masse » automobile contribuant à masquer ses écarts de conduite sur l'aire d'autoroute, le déplacement trouble jusqu'aux imaginaires.

- 2 Cet article vise à questionner les différents territoires de la drague et des frôlements, et la manière qu'ont eu les sciences sociales d'en laisser certains pans et certains groupes dans l'ombre. Il aborde à la fois la question du contrôle auquel les territoires sexuels semble soumis à première vue et, en même temps, s'efforce de dégager les conditions qui rendent les pratiques tantôt spectaculaires, tantôt invisibles, aussi bien dans des espaces publics réels que « prises » dans l'opinion contemporaine, productions scientifiques comprises. Pour y parvenir, trois enquêtes de terrain servent de trame : l'une sur la prostitution en Ile-de-France, la deuxième sur les rencontres entre hommes dans le Sud de la France, la dernière, à peine débutée, sur les rencontres entre hommes et femmes dans des bars de nuit parisiens<sup>1</sup>.

## 1. Comptoirs du sexe contrôlé et dispersion spatiale du désir

- 3 À Rennes, Gabrielle Schnee (2007) raconte les mobilisations des riverains, entre 2002 et 2006, contre les quelques femmes prostituées devenues visibles dans la ville, le plus souvent étrangères, noires, jeunes. Auparavant, au pays du Parlement de Bretagne, les prostituées, vieillissantes, n'étaient pas des péripatéticiennes : elles ne faisaient pas, à l'instar d'Aristote, les cents pas sur l'espace public, reléguées en dépit de l'interdiction légale dans des bars spécialisés<sup>2</sup>, sans que personne, ni les habitants, ni les élus locaux, ni les militants de tous bords, ne s'en émeuvent. Espaces clos *versus* territoires collectifs à ciel ouvert, pour un même commerce du sexe, il y aurait donc déjà deux poids deux mesures ; sans doute le profil des personnes incriminées influe-t-il aussi. Mais davantage encore, Gabrielle Schnee montre que les riverains s'alarment lorsque la prostitution s'établit, par grappe, dans le quartier Saint-Hélier, ce côté de la gare rennaise où la population est dense et les boutiques nombreuses. Ils cessent leur récrimination lorsqu'elle se disperse, moins massive, ou moins visible, moins chair à fantasmes, de l'autre côté des voies ferrées, là où le bâti devient plus éparé. Pourtant, le maire avait refusé de prendre un arrêté anti-prostitution dans le premier quartier, comme l'ont fait des maires d'autres villes françaises. Pour plusieurs raisons :

D'un point de vue humaniste, il [risquait] de mettre en péril les personnes prostituées, obligées de travailler dans des espaces de moins en moins sûrs. D'un point de vue juridique, il aurait [eu] de fortes chances d'être attaqué en contentieux car les atteintes à la liberté publique d'aller et venir sont surveillées par le juge administratif (Schnee, 2007, p. 40).

- 4 À ces motivations, nous en ajouterions volontiers une troisième, non évoquée par l'auteure, et peut-être indicible publiquement par des élus locaux : la nécessité du contrôle. Or, même au plus fort des mobilisations, à Rennes, la prostitution de rue n'a jamais concerné plus d'une trentaine de personnes, toutes concentrées à Saint-Hélier. Les inciter à se disperser aux quatre coins de la ville, c'était, pour les autorités, perdre en qualité de repérage. Comme l'écrit Fabien Jobard, « *Le premier objet de l'action policière, c'est la rationalisation de l'espace, qui consiste à rendre le milieu environnemental compréhensible, opératoire, puis exploitable* ». Certes, s'il s'agit d'établir la « *délinquance* » dans des zones urbaines délimitées, ces espaces devraient être « *socialement peu coûteux* », c'est-à-dire «

*en marge des habitations où les populations locales disposent de ressources suffisantes pour mobiliser les pouvoirs publics sur la question de la sécurité » (Jobard, 2003, n.p.), dans notre cas de la morale. Fort de son Comité d'Intérêt, le quartier « où la contribution aux finances locales est plus importante qu'ailleurs et qui entend bien protéger son environnement », en appelle ainsi à la rénovation d'espaces verts : dans les quartiers sud de Marseille, on prône la « désinfection » des rives de l'Huveaune, car la population paraît « très inquiète de ce "no man's land" interlope [...] fourre-tout, domaine des clochards, des prostituées, des homosexuels et des drogués ».<sup>3</sup> La figure du « trop plein », ou bien l'idée d'un écoulement immodéré et polluant s'associent volontiers à toute ostentation sexuelle dans l'espace public, hygiène sociale et raciale du XIX<sup>e</sup> siècle en écho chez l'élus ou l'aménageur d'aujourd'hui.*

- 5 Sur les lieux de drague et de sexualité à ciel ouvert, les exemples de chassés-croisés entre l'aménageur et les acticités « indésirables » sont pléthore. Si les récentes campagnes du *Police's National Diversity Expertise Centre* (LECD) requièrent des municipalités des Pays-Bas que les relations sexuelles soient légalisées dans les parcs publics<sup>4</sup>, celles-ci continuent d'être considérées, ailleurs en Europe, comme des nuisances à l'endroit des riverains, aux côtés d'autres formes de « détournement » de l'espace public comme l'usage de drogues, la mendicité souvent associée à la présence de sans abri, ou le racolage à même la rue. Le cas d'une maire de la Ligue du Nord (Italie) ayant décidé de faire ériger un mur pour cacher une aire d'autoroute transformée en lieu de rencontre trop exposé, selon elle, à la vue des automobilistes, scandalisent les militants gays locaux qui reconnaissent néanmoins que l'endroit est « un lieu de désespoir qui illustre le manque de lieux sains de rencontres ».<sup>5</sup> Lorsque la dissuasion n'est pas le fait d'une lente et silencieuse modification planifiée des espaces publics eux-mêmes (éclairage, élagage, fermeture, mise en chantier, etc.), le rôle de la police est également prépondérant : les « barrages » aux abords des lieux de drague, avec contrôles d'identité et des plaques d'immatriculation sont mis au compte de plaintes ou de pétitions du voisinage, et coïncideraient avec les périodes électorales aux dires des habitués des lieux. Pour maintenir l'activité sexuelle secrète dans ses frontières nocturnes, sont aussi verbalisés les stationnements suspects dans la journée, et les attentats à la pudeur, bien que des prévenus pour exhibitionnisme aient été relaxés en France courant 2005.<sup>6</sup> Rondes de police et contraventions s'intensifient le jour sur la route de Garons, près de Nîmes, à la demande de la compagnie d'exploitation du canal du Bas-Rhône qui a pris l'habitude de signaler les voitures suspectes stationnées au niveau du petit bois ; à Montpellier, le bois de Montmaur jouxte le zoo de Lunaret, et la présence d'hommes seuls à l'heure des sorties en famille y est malvenue au point qu'on s'en remet aux autorités ; sur le plateau du Réaltor, au bord de la route départementale 9, entre Marseille et Aix-en-Provence, ceux qui avaient jadis pour habitude de se promener nus au soleil de la garrigue doivent composer avec l'omniprésence des gardes champêtres, surtout depuis l'ouverture de la nouvelle gare TGV d'Aix-Arbois, à quelques centaines de mètres de là ; réduite à néant lors de la coupe du monde de football en 1998, la drague masculine sur l'île du Ramier, à Toulouse, est plus facilement réprimée dans la journée, où elle est mitoyenne du club d'aviron et d'autres pratiques sportives, y compris en période scolaire.
- 6 A l'indétermination ou au contrôle parcellaire qui entoure les rencontres entre hommes dans la rue ou dans les jardins publics, répondent aussi, et de manière parfois péremptoire, les mises en garde des tenanciers d'établissements gays constitués en « milieu », ou encore la prérogative militante prompte à privilégier l'entre soi au nom d'une sécurité prétendument « communautaire » face au monde extérieur

systématiquement perçu comme homophobe. La quête persistante d'une sexualité à ciel ouvert est alors interprétée comme le signe d'un éternel manque à être homosocial<sup>7</sup>, et le sexe sans lendemain entre inconnus doublement moralisé : asociale, cette quête ne saurait renvoyer qu'à l'intériorité d'un stigmat, et en même temps, exposerait délibérément aux violences et aux risques forcément escomptés d'une telle exposition hors les murs. Cette prétention n'est probablement pas étrangère à celle que d'anecdotiques effets d'interconnaissance issus des « milieux » gais produisent sur ces lieux « autres » : momentanée, leur annexion par de telles sociabilités de comptoir passe avant tout pour une contrainte. Sur place, la présence d'habitueés identifiables engage ceux qui viennent draguer dans l'anonymat à s'écarter des parkings surpeuplés les soirs de week-ends, à l'heure de fermeture des bars ou des discothèques, pour investir l'espace dans ses limites, ses « bords » comme autant de possibilités d'accès et d'issues : s'isoler en ces lieux de passage, c'est aussi s'exposer aux opportunités et au changement, si ce n'est aux risques. L'idée qu'on puisse y rencontrer de nouveaux « coups » accroît encore l'attrait d'une telle *dérive* – dans une acception très proche de celle de la navigation (*cruising*) dont parle Emmanuel Redoutey dans ce même numéro d'*EchoGéo* – à l'écart des bancs de sable identitaires où les échanges semblent déterminés / joués d'avance. Orientation sexuelle fixe, stabilité d'appartenance concourent alors au développement d'un goût pour l'inattendu, exprimé comme une recherche d'altérité, bien qu'il puisse conduire à son tour au scénario le plus stéréotypé et à son sempiternel radotage : les clients de travestis sont étrangement nombreux à prétendre que c'est « la première fois », tandis que « bisexuel cherche première expérience » est devenu une figure familière des profils rencontrés sur Internet.

- 7 La tension entre (auto-)contrôle et occupation par la sexualité de certains territoires est donc toujours plus complexe qu'il n'y paraît. Des logiques contradictoires s'y affrontent et parfois s'équilibrent. A Paris, depuis 2002, avec les mobilisations de certain-e-s prostitué-e-s pour garantir leur activité, les actions des gouvernements et des collectivités locales pour en limiter la visibilité, les revendications des riverains pour préserver leurs pas de porte, il est hasardeux de proposer un schéma socio-spatial cohérent. Dans le bois de Vincennes, où pourtant le racolage a lieu loin des habitations, tout a été mis en œuvre, par la création d'un climat délétère<sup>8</sup>, pour réduire à portion congrue la prostitution de rue. Boulogne a connu une destinée légèrement plus clémentine pour ses travailleurs et travailleuses du sexe. La rue Joubert, en plein cœur de Paris, près de la gare Saint-Lazare, est restée quasiment inchangée depuis le début des années 1990. Les départs y sont essentiellement le fruit du vieillissement de la population prostituée, et les relations avec les commerçants, les habitants et la police sont décrites comme relativement cordiales par toutes les parties en présence. Le haut de la rue Saint-Denis par contre (dont pourtant la tradition de prostitution non démentie depuis le Moyen-Âge laissait croire en la pérennité de l'activité), connaît depuis 2003 davantage de turbulences. Selon les semaines, les rues sont désertes ou se remplissent à nouveau, avec l'éviction manifeste des jeunes femmes prostituées récemment arrivées en France. Quant aux boulevards des Maréchaux, au Nord de la capitale, ils subissent des aléas apparemment comparables : des périodes d'afflux et de reflux, avec cette même disparition, depuis 2003, des mineurs et des jeunes femmes étrangères. On a pourtant affirmé que ces dernières étaient désormais toutes retranchées dans les forêts de lointaine banlieue, Melun-Sénart, Fontainebleau... Mais il n'est qu'à lire la presse quotidienne régionale, prompt à s'emparer du sujet de leur présence pour crier au loup, pour constater qu'elles n'ont jamais été massivement installées dans la Grande couronne : quatre à l'orée de tel bois, trois en jupes courtes le

long de telle route nationale, deux trop près de ce « si joli » village...<sup>9</sup> Rien en comparaison du nombre qu'elles ont pu représenter sur les trottoirs de la capitale avant le vote de la loi pour la sécurité intérieure (LSI) ; rien de nouveau, en outre, sous les vieux arbres d'Ile-de-France : ses forêts des confins n'ont pas attendu la LSI pour être le théâtre d'une prostitution clairsemée. Mais le jeu ambigu de la « spectacularisation » auquel participent les prostitué-e-s et dont elles/ils sont l'objet – dans un premier temps pour se faire repérer des clients, dans un second temps dans les manières qu'ont les badauds de leur imaginer une épaisseur par delà les réalités qu'ils voient et entendent – leur confère un statut singulier dans le groupe des individus à développer des interactions sexuelles ponctuelles. La dispersion absolue, l'invisibilité totale, peuvent être aussi préjudiciables aux personnes prostituées ou à leurs souteneurs qu'aux instances chargées de leur contrôle.

- 8 D'autres formes de dispersion concernent pourtant la prostitution depuis qu'elle est devenue malséante sur les espaces publics. Dans les salons de massage ou dans les bars, certes. Mais alors la discrétion est de mise, les patrons d'établissements encourageant une peine pour proxénétisme si ledit trafic en leurs murs est repéré. Sur la toile plus sûrement : le contrôle devient d'autant moins aisé que beaucoup de sites ne sont pas hébergés en France, permettant de contourner la loi. Sur Internet toujours : si les fameux chauffeurs de taxis cessent d'être les meilleurs connaisseurs de la localisation des quartiers de prostitution, trois « clics » à peine suffisent maintenant à accéder aux sites idoines, rendant celles et ceux qui proposent des services sexuels accessibles à portée de main virtuelle. Sur Internet encore : la mesure de celles ou ceux qui vendent et achètent devient aussi flou qu'apparemment tentaculaire, à force que les pseudonymes valsent et les rôles se mélangent. C'est alors bel et bien la labilité des désirs, et leur réversibilité possible, que l'on semble (re)découvrir avec l'explosion des sites dédiés à la prostitution. Apparaissent ainsi les limites d'un professionnalisme qui établirait des frontières hermétiques entre celles ou ceux qui reçoivent de l'argent sans plaisir sexuel, et ceux ou celles qui paient pour satisfaire des désirs personnels occasionnels. En d'autres termes, la question du rôle que jouent les billets dans la sexualité, notamment dans la sexualité sans lendemain, se détache potentiellement de la seule prostitution patentée, du seul commerce cadré. Entre concurrence et compassion, cette porosité dénoncée par l'observation des sites de rencontre et de prostitution tend d'ailleurs à en perturber certains et certaines, parmi ceux qui s'estiment « *pro* ». Ainsi ce prostitué trentenaire :

« Ça m'inquiète. C'est flagrant sur les sites de rencontre [entre hommes]. Il y a de plus en plus d'hommes qui jouent aux apprentis putes. Le pire, c'est que toucher de l'argent, ça entre dans leurs fantasmes. Ce n'est pas du tout professionnel. Ils ne se rendent pas compte des dangers. Et ils nous bousillent le métier. » (mars 2008).

## 2. « Spectacularisation » du sexe et persistance des conduites discrètes

- 9 Mais il est des dispersions sexuelles stratégiques ou pensées, lorsque d'autres sont purement et simplement ignorées, peut-être en raison d'une hétérosexualité que l'on préfère maintenir lisse de toutes scories, définitivement et exclusivement normative.
- 10 Anne fait partie de ces femmes qui mettent à mal l'image d'Epinal. Elle a raconté plusieurs fois des scènes similaires, que nous pourrions fictivement condenser comme suit :

« une femme d'une trentaine d'années marche dans la nuit d'une grande ville occidentale, une capitale qui lui est familière, une ville dont elle connaît les dédales, une nuit dont elle connaît un peu les codes. Elle marche à grandes enjambées et scrute les silhouettes bien avant de croiser les regards ou de les éviter. Il n'y a presque que des hommes, souvent des hommes solitaires. Anne entend des pas dans son dos qui se rapprochent. Au rythme et au flair, elle sait qu'il est seul et plutôt jeune ; il n'est pas impossible qu'il l'aborde. Le cas échéant, elle le laissera lui parler. Elle répondra. À moins qu'il ne soit agressif, et bien qu'elle sache que l'apparente douceur puisse être une tactique de séduction, ils feront peut-être un bout de chemin ensemble, s'échangeant de ces phrases que la nuit ou le vin font croire plus intenses ou moins disciplinées que celles du jour. En principe, ils ne découvriront aucune porte cochère miraculeusement ouverte, Anne ne "montera" pas et, s'il devient trop insistant, elle adoptera un ton plus ferme pour l'éloigner. En principe aussi, il ne lui en voudra pas. Les cris mis en scène seront inutiles : ni l'un ni l'une ne sont des novices de ce type de situation.

Cette jeune femme n'est pas une prostituée. Sa profession ne la prédispose pas forcément à mieux connaître que la moyenne les codes de la nuit, de la drague ou du cruising<sup>10</sup>. Elle rentre simplement chez elle, à l'autre bout de la ville. Peut-être est-elle atypique. À en croire les travaux sur la sexualité qui l'ignorent, elle est en tout cas une inconnue. Comme d'autres soirs de fin de semaine, Anne sort d'un petit bar où elle a ses habitudes et où, peut-être, elle bénéficie de protections non-dites à force d'être une figure : le savoir populaire le préconise, il faut s'assurer des témoins oculaires, surtout lorsqu'on est une "fille", autant dire une femme que la société maintient dans l'immaturité. Car dans ce bar où chantent des intermittents du spectacle qu'elle tutoie, Anne rencontre à l'occasion des hommes avec qui elle passe la nuit, une seule, sauf si un geste inattendu vient brouiller les cadres et faire perdurer les sentiments par delà les quelques heures imparties. Car le "reste" de sa vie, loin d'être un reliquat, est plein, il n'y a pas de manque. Davantage, il n'y a plus de place, juste cet insatiable besoin récurrent d'une rencontre neuve du passé. Celui qu'elle aime est sans doute fait de la même matière, des mêmes paradoxes. Les non dupes errent<sup>11</sup>, ils se promènent. »

- 11 Certes, une Catherine Millet (2001) est peut-être un oiseau rare, et le bruit qu'a fait la sortie de sa *Vie* indique bien la sidération provoquée dans le Landerneau hétérosexuel et, plus largement, sexuel. Au minimum, elle publicise ce qui est caché par d'autres femmes. Par exemple, lorsqu'elle écrit :

« De façon générale, il doit bien y avoir un lien intrinsèque entre l'idée de se déplacer dans l'espace, de voyager, et l'idée de baiser, sinon cette expression très répandue, 's'envoyer en l'air', n'aurait pas été inventée. Tout cela s'additionnant, les terrasses, les bords de route, les campagnes rases, et tous ces espaces conçus uniquement pour être traversés, halls ou parkings, sont des lieux (Marc Augé qualifie les derniers de non-lieux) où il fait bon pour moi d'être, à l'instar de ce qu'ils sont, ouverte. » (Millet, 2001, 100).

- 12 Catherine Millet n'en évoque pas moins "l'exploration des chasses gardées de la périphérie parisienne" qui ne lui procurait "pas seulement l'euphorie des grands espaces", mais aussi "se retournait en celle, corollaire, du jeu de cache-cache" (2001, 131), donc l'importance, dans ses scénarios sexuels, de la balance fantasmatique entre secret et découverte du secret.
- 13 Il nous faut pourtant sans doute admettre l'atypie de cette auteure. Avec Erwing Goffman envisageons en effet :
- « que les femmes aient un pouvoir dont les hommes ne disposent guère, celui d'autoriser l'accès à elles-mêmes. Une épouse peut ainsi trahir son mari plus facilement que l'inverse, même si celui-ci dispose d'une plus grande mobilité, ce qui veut dire qu'il a accès à un plus grand nombre de terrains de chasse. Ainsi, il est

manifeste que les hommes et les femmes ont des rapports très différents à la vie publique, ses imprévus étant beaucoup plus importants pour les femmes que pour les hommes, et ce, pour des raisons structurelles profondes. » (Goffman, 2002, 106)

- 14 La nuit, les femmes restent minoritaires à rechercher des relations sexuelles dans des lieux extérieurs. De fait, Anne ne « *dérape* » que très rarement lors de ses pérégrinations nocturnes ; le verbe qu'elle emploie alors est des plus significatifs. Par contre, elle accepte volontiers d'emboîter un autre pas ; elle peut même marcher main dans la main avec son compagnon de fortune, ou lui faire une accolade un peu rapprochée pour prendre congé. Mais encore s'agit-il d'une errance à deux dans la ville et non d'un arrêt dans un espace déterminé. Dans la cartographie imaginaire et réelle des lieux de drague extérieurs, il n'est pas de territoires qui soient décrits comme simplement dévolus aux hétérosexuel-le-s lambdas. Ils sont parfois réservés aux échangistes, aux fétichistes, aux sadomasochistes... Pendant longtemps, les petites rues qui encerclent l'ambassade de Russie, dans le 16<sup>e</sup> arrondissement, ont été de ces endroits nocturnes bien connus où des femmes particulières rencontraient des hommes particuliers. Le jour par contre, aux Tuileries, au jardin du Luxembourg, à l'occasion d'un arrêt prolongé devant la boutique d'un galeriste, des hommes et des femmes font parfois davantage qu'échanger une blague de bon aloi. Les hôteliers peuvent en attester, les couples sans lendemain qui louent des chambres quelques heures ne sont pas rares ; à la différence des touristes, ils n'ont pas de bagages et ont parfois l'accent parisien. Lorsqu'ils ont l'habitude de la pratique, ils négocient même les prix<sup>12</sup>.
- 15 Mais de nuit comme de jour, sans doute les femmes se sentent-elles moins autorisées que les hommes à draguer ouvertement à ciel ouvert. Non qu'elles préfèrent forcément les soirées entre amis ou entre collègues pour faire leur « marché ». Au contraire, si tant est qu'elles soient en couple officiel, et quand bien même le conjoint se doute de leurs escapades sexuelles ou si elles ne lui sont pas cachées, il s'agit malgré tout de « *garder la face* » et de servir la « *farce* » (Goffman, 1975) dans les univers familiers ou professionnels. D'ailleurs, choisir partenaire occasionnel dans ces sphères rapprochées, y compris pour une célibataire, c'est s'exposer à devoir rendre des comptes, c'est prendre le risque du sentiment de trop ou se le voir imposé. Un programme possible, mais un tout autre programme que celui des rencontres sans lendemain.
- 16 La sexualité éphémère des hommes qui se rencontrent dans les parcs, jardins publics et autres lieux de passage de nuit comme de jour, informe-t-elle alors la construction d'un désir « au masculin » ? Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il y est passablement mis à l'épreuve.<sup>13</sup> Certes, ces espaces à ciel ouvert offrent la possibilité aux hommes d'avoir des relations sexuelles entre eux sans être reconnus ou sans avoir à se reconnaître publiquement comme « homosexuels », l'expérience ayant la double propriété de leur être accessible et de rester secrète. En ceci, elle n'est pas plus homosexuelle que réservée aux célibataires, et l'on aurait tôt fait de croire que, sexualité entre hommes « de fait », elle contrevienne à une masculinité dont l'hétérosexualité aurait seule l'apanage. Elle en mobilise en tout cas fortement les codes, et a même tendance à en accentuer les traits : de rigueur, les attitudes « viriles » sont en effet d'autant plus prisées qu'on les associe à l'hétérosexualité, exotique et discrète ; le multi-partenariat relève ici aussi de la prouesse - y compris pour l'« *enculé* », en dépit de son stigmate dévirilisant dans l'opinion courante ; la recherche systématique de nouveaux « coups » étend quant à elle les territoires de la drague, comme on a vu, tout en garantissant l'anonymat et le maintien du secret collectif ; enfin, les civilités entre « *dragueurs* », même silencieuses, sont avant

tout cordiales et remarquablement consensuelles dans un contexte par ailleurs volontiers présumé dangereux, et permettent le plus souvent à tout un chacun de s'en tirer apparemment sans dommage.

- 17 Pour les femmes hétérosexuelles, les bars, la nuit, ont des vertus précises : leur caractère nocturne, « *hétérochronique* » pour emprunter des néologismes à Michel Foucault (1984, p. 46-49), suffit à suggérer la possibilité de la rencontre sexuelle sans qu'il soit besoin de la marteler ; leur clientèle n'est pas nécessairement composée de personnes trop connues, elle se renouvelle ; les patrons, patronnes, serveuses, serveurs et les quelques piliers de comptoir sont ces témoins oculaires potentiels qui préservent des insistances non souhaitées, en même temps qu'ils pourraient faire un signalement à la police si, partie avec un inconnu, une femme ne reparait pas dans des temps raisonnables.
- 18 Ces caractéristiques générales valent pour la plupart des établissements lorsque la nuit tombe. A la différence des bars gais toutefois, ceux qui ne misent pas sur une clientèle ciblée peuvent être dispersés partout dans la ville. Un peu plus nombreux près des gares, ils voient alors se côtoyer aux heures sombres les populations locales, celles de quartiers périphériques et de banlieue, les voyageurs de commerces qui dorment dans les parages, les touristes audacieux. Du SDF toléré à la psychiatre en maraude, la mixité y est patente, cette mixité qui déjà met à mal la reproduction bourdieusienne, qui précise un décalage vis-à-vis des attentes et des réalités sociales majoritaires. N'étaient-ce un piano parfois visible de la vitrine, le couvercle de clavier rabattu le jour et, la nuit, le son très étouffé d'une chanson populaire ou une musique électrique qui déborde sur le trottoir, rien ne distingue vraiment ces bars des autres troquets. Aucun drapeau, aucun signe distinctif ; parfois simplement un autocollant discret pour signaler que tel ou tel guide les recommande, plus sûrement les seuls pictogrammes des cartes de crédit et des tickets restaurant acceptés. En journée, ils se fondent à la vie et aux rythmes du quartier : des travailleurs s'accourent au comptoir pour leurs pauses café ; le midi, des collègues viennent y manger sur le pouce l'éternelle salade composée. Si des habitués de la nuit y passent alors, rien, dans leur attitude, ne laisse présager l'autre visage, à la rigueur un simple geste de connivence avec la serveuse, mais le plus souvent le personnel du jour et celui de la nuit varie. La métamorphose ne s'opère pas avant le coucher du soleil ; elle n'a pas à être partagée avec *l'homme sans qualités* (Musil, 1956) et pressé du quotidien. Ce dernier n'a pas à savoir qu'on y danse alors sur le vieux parquet, entre les tables, que des couples éphémères s'enlacent, que la lenteur et la langueur s'installent. Cette lenteur, toute relative, est peut-être d'ailleurs un des derniers indices de la présence féminine : dans ces endroits – la séduction fût-elle comptée en heures plutôt qu'en jours ou en semaines –, les *casual sex affairs* des femmes nécessitent un peu plus de temps pour se mettre en place qu'il n'est forcément utile aux hommes lors des rencontres sans lendemain.
- 19 Il n'en reste pas moins qu'un certain nombre de caractéristiques figurent les bars évoqués : le jour, la banalité les définit ; vus de l'extérieur, leur discrétion est maintenue la nuit venue ; enfin, la réversibilité de leurs usages est à l'image d'une hétérosexualité dont on garde le secret des failles. Les interactions sexuelles qui se nouent en ces espaces distordent les attentes sexuelles et de genre, mais il s'agit de ne pas le crier sur les toits. Comme si, plus encore que pour les minorités sexuelles créditées d'emblée d'une non-conformation, il fallait d'autant plus cacher les béances de l'hétérosexualité, sa non-hétéronormativité. En témoignerait alors la nécessité de ces espaces couverts, feutrés, à mi-chemin entre la chambre à coucher et les lieux extérieurs de drague estampillés,

quasiment réservés aux hommes entre eux, à rebours d'une prostitution qui nécessite repérage et spectacle. Les sas de la non-conformité hétérosexuelle et de genre sont peut-être de ces hétérotopies liées :

« au temps dans ce qu'il a de plus futile, de plus passager, de plus précaire [...]. Ce sont des hétérotopies non plus éternitaires [tels les cimetières], mais absolument chroniques. [...] Ou bien elles ont pour rôle de créer un espace d'illusion qui dénonce comme plus illusoire encore tout l'espace réel, tous les emplacements à l'intérieur desquels la vie humaine est cloisonnée. [...]. Ou bien, au contraire, créant un autre espace, un autre espace réel, aussi parfait, aussi méticuleux, aussi bien arrangé que le nôtre est désordonné, mal agencé et brouillon. Ce serait l'hétérotocie non pas d'illusion mais de compensation, et je me demande si ce n'est pas un petit peu de cette manière-là qu'ont fonctionné certaines colonies. » (Foucault, 1984, p. 48-49).

## Conclusion

- 20 Des hommes, les recherches en sciences sociales admettent et commentent la sexualité sans lendemain<sup>14</sup> : en différents territoires, dans toute la gamme des temporalités. En grande majorité, les recherches qualitatives les préfèrent aimant d'autres hommes. Mais dans ces mêmes recherches, l'hétérosexualité reste un *non-lieu*, tout particulièrement celle des femmes. Elle l'est aussi lorsque « monsieur-tout-le-monde » devient l'homosexuel à défaut, en creux ou bien de circonstances, celles d'un ailleurs, hors-lieu et hors d'une citoyenneté gaie idéale, soit en dehors de tous les lieux de son identification. Un non-lieu par métaphore juridique : on l'abandonne faute que les éléments rassemblés au fil de l'enquête ne justifient de poursuivre l'action ; en l'occurrence, l'hétérosexualité est abandonnée avant même que l'enquête ait lieu, car l'enquête n'a pas lieu. L'hétérosexualité est aussi un « *non-lieu* » par détournement et réduction du sens que lui attribue Marc Augé (1992) : un « *espace d'anonymat* », puisque même les recherches empiriques et compréhensives ne lui donnent pas corps, chair et visage<sup>15</sup>. Bien sûr, on tolère ses *hétérotopies* (Foucault, 1984, p. 46-49) : le spectaculaire et le désir d'ailleurs, les « exotismes » des anthropologues en d'autres termes, ont leur place dans le monde académique ; ils polarisent l'attention et invisibilisent les pratiques ordinaires. Mais il faut alors des espaces et des visibilitées singulières pour étudier ces hétérotopies, telles les rues de prostitution. Il faut surtout éviter de dire qu'elles ne sont pas forcément en rupture radicale avec celle qu'on ne nomme que pour dire qu'elle est la norme, la confondant avec l'hétéronormativité.
- 21 En quels lieux accessibles au regard du chercheur est-il alors possible de trouver présentes des manifestations de l'ensemble des configurations sexuelles classiques, entre femmes, entre hommes, entre femme et homme, gratuites, contre compensation... Les bars semblent cet espace intermédiaire entre la chambre à coucher et les territoires extérieurs. À ce jour, par rapport à des questionnements liés à la sexualité, seuls ceux qui disposent clairement d'une pièce sombre dévolue au *fast sex* ont été investis par les sociologues, des bars presque exclusivement composés d'une clientèle masculine. Pourtant, certains débits de boisson, y compris sans *back room*, sont aussi des lieux de dragues, de rencontre ou de scripts imaginaires pour les femmes qui cherchent des hommes, et vice versa. Ne pas les reconnaître comme tels est peut-être significatif d'une gêne scientifique vis à vis du questionnement de la « normalité » sexuelle et de ses méthodes d'approche. Un certain nombre d'articles ont paru ces dernières années qui

montrent que des biais existent aussi bien lorsque les chercheurs sont en position d'étrangeté vis-à-vis de leur sujet d'études que lorsqu'ils sont en situation de familiarité personnelle. Ces articles ont notamment été écrits par des sociologues qui, travaillant sur la sexualité des hommes entre eux, admettent ou revendiquent participer eux-mêmes aux interactions qu'ils observent. Suspects de collusion « naturelle » avec leur objet d'études, ils ont souvent été moqués par le gotha universitaire. Il n'en reste pas moins que leur méthode a permis d'approcher des réalités de l'intérieur. L'importante littérature en sciences humaines sur l'implication personnelle dans les recherches sur la sexualité a très tôt mis l'accent sur la relation objet/sujet au point de confondre sexualité et proximité. De son côté, le jeune chantier d'une « géographie des sexualités » peine à décrire autre chose que ce qui déroge le plus ostensiblement aux normes. Des approches socio-anthropologiques, on attend aujourd'hui que la réflexivité des chercheurs sur un « tel » terrain s'expose, alors que la sexualité a d'abord été jugée « inobservable » par les tenants des grandes enquêtes sur les comportements sexuels menées en population générale en France ou aux Etats-Unis. De même, des pans entiers d'espaces sexualisés (ou « naturalisés ») géographiquement saisissables ont été décrétés « inaccessibles », physiquement ou symboliquement. Seule la publicité des conduites sexuelles semble dès lors digne d'attention, au risque de ne plus pouvoir envisager l'espace public, déjà passablement réduit par une certaine sociologie, qu'en simple espace d'opinion et de représentation.

- 22 La frilosité scientifique à reconnaître certains bars comme des lieux de drague hétérosexuelle peut alors s'interpréter comme une double résistance : d'abord à envisager des domaines d'instabilité de l'hétérosexualité qui la rendrait comparable aux représentations de l'homosexualité (femmes et hommes ne répondent pas toujours au modèle de la fidélité conjugale) ; ensuite à prendre le risque d'être pris dans l'observation, d'en être affecté pour reprendre les mots de Jeanne Favret-Saada (1990). La résistance est peut-être d'autant plus forte si le chercheur qui veut investir ces lieux est une femme identifiée comme hétérosexuelle. Car peut-être plus encore que l'image lisse de l'hétérosexualité, est-ce le mythe de la constance du genre féminin que les sciences sociales ne veulent pas perturber.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- Augé M., 1992. *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris, Le Seuil.
- Deschamps C., 2006. *Le sexe et l'argent des trottoirs*, Paris, Hachette Littératures.
- Deschamps C, 2005. Mobilisations parisiennes des prostituées, in Handman M.-E., Mossuz-Lavau J. (dir.), *La prostitution à Paris*. Paris, La Martinière, p. 91-119.
- Favret-Saada J., 1990, Etre affecté. *Gradhiva*, n°8, p. 3-10.
- Foucault M., 1984, Des espaces autres. Hétérotopies (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967). *Architecture, Mouvement, Continuité*, n°5, p. 46-49.

- Gaissad L., 2005, From nightlife conventions to daytime hidden agendas: dynamics of urban sexual territories in the South of France. *Journal of Sex Research*, 42:1, p. 20-27.
- Gaissad L., 2008, De vrais hommes entre eux. Lieux de drague et socialisation sexuelle au masculin. *Sextant*, Presses Universitaires de Bruxelles, à paraître.
- Gaissad L., 2009, 'Ça ne me dérange pas qu'ils soient homos, mais ils le font salement'. L'espace public de la sexualité entre hommes. *Bulletin d'Histoire politique*, Vol. 17, n°2, à paraître.
- Gaissad L., Deschamps C., 2007, Des sexualités dans l'espace public. Moments "autres" et co-voisinages multiples. *Espace, Populations, Sociétés*, n° 2/3, p. 357-369.
- Goffman E., 1975. *Stigmates*. Paris, Les Editions de Minuit.
- Goffman E., 2002. *L'arrangement des sexes*. Paris, La Dispute.
- Humphreys L., 1970. *Tearoom Trade. Impersonal sex in public places*. Chicago, Aldine.
- Humphreys L., 2007. *Le commerce des pissotières. Pratiques homosexuelles anonymes dans l'Amérique des années 1960*. Paris, La Découverte.
- Iacub M., 2008. *Par le trou de la serrure : une histoire de la pudeur publique, 19<sup>e</sup>-21<sup>e</sup> siècles*. Paris, Fayard.
- Jobard F., 2001, Le banni et l'ennemi. D'une technique policière de maintien de la tranquillité et de l'ordre. *Cultures et conflits*, n° 43. Consultation en ligne, 28 février 2003 : [www.conflits.org/index652.html](http://www.conflits.org/index652.html).
- Lavaud-Legendre B., 2005. *Où sont passées les bonnes mœurs ?* Paris, Presses Universitaires de France.
- Mendès-Leite R., de Busscher P.-O., 1997. *Back-rooms : microgéographie "sexographique" de deux back-rooms parisiennes. Appropriation de l'espace et gestion de la sexualité face au VIH*. Lille, Cahiers GKC.
- Millet C., 2001. *La vie sexuelle* de Catherine M. Paris, Le Seuil, 2001.
- Musil R., 1956. *L'homme sans qualités*. Paris, Le Seuil.
- Proth B., 2002. *Lieux de drague. Scènes et coulisses d'une sexualité masculine*. Toulouse, Octares.
- Proust M., 1896. *Les plaisirs et les jours*.
- Redoutey E., 2002, Géographie de l'homosexualité à Paris, 1984-2000. *Urbanisme*, n°325, p. 59-63.
- Schlink B., 1995. *Le liseur*. Paris, Gallimard.
- Schnee G., 2007. *La prostitution de rue à Rennes. De la revendication riveraine à l'action publique locale*. Master « Urbanisme et territoire », Université Paris 12, sous la direction de G. Knaebel et E. Redoutey.

## NOTES

1. Voir, entre autres, Catherine Deschamps, *Le sexe et l'argent des trottoirs*, Paris, Hachette Littératures, 2006 ; Laurent Gaissad, « From nightlife conventions to daytime hidden agendas : dynamics of urban sexual territories in the South of France », *Journal of Sex Research*, 42:1, Février 2005, p. 20-27. Le dernier terrain n'a pas encore fait l'objet de publications. Ces trois recherches ont été conduites essentiellement par observation ethnographique et par entretiens. Les deux premières se poursuivent actuellement, notamment par le recueil de discussions et de données sur des sites dédiés.

2. La prostitution n'est pas interdite en France. Le racolage public est par contre un délit : depuis la Loi pour la sécurité intérieure du 18 mars 2003, il fait encourir une peine maximale de deux mois d'emprisonnement et 3750 euros d'amende. Par ailleurs, la prostitution dans les bars ou les hôtels ne fait pas encourir de peines à celles et ceux qui vendent des services sexuels, mais aux propriétaires des lieux, qui risquent une accusation pour proxénétisme.
3. *Le Provençal*, 13/12/94, « Parc Henri Fabre : les riverains dénoncent un “Bois de Boulogne” », C. D. et les nombreuses coupures de la presse locale dans *Le Méridional*, *Le Provençal*, *La Provence* et *La Marseillaise* au cours des deux dernières décennies qui, à de rares exceptions près, aborde la sexualité dans l'espace public sur le registre des nuisances ou de l'insécurité. Cela dit, le maire de Marseille, Jean-Claude Gaudin, a préconisé des mesures franchement hostiles aux « mendiants de l'Est » tout en faisant montre de tolérance à l'égard des « lieux de drague spécialisés » (Quotidien des élus locaux du 04/11/03, en ligne : <http://www.maireinfo.com>).
4. NIS News Bulletin, 19/03/08: [http://www.nisnews.nl/public/080308\\_2.htm](http://www.nisnews.nl/public/080308_2.htm)
5. Tetu.com, 31/08/07 : [http://www.tetu.com/rubrique/infos/infos\\_detail.php?id\\_news=11752&date\\_info=2007-08-31](http://www.tetu.com/rubrique/infos/infos_detail.php?id_news=11752&date_info=2007-08-31)
6. Selon l'article 222-32 du Code Pénal (Ordonnance n° 2000-916 du 19/09/00 et art. 3 du Journal Officiel du 22/09/00, en vigueur le 01/01/02) : « L'exhibition sexuelle imposée à la vue d'autrui dans un lieu accessible aux regards du public est punie d'un an d'emprisonnement et de 15000 euros d'amende » À deux reprises à l'automne 2005, des hommes poursuivis pour exhibitionnisme sur une aire de pique-nique de la périphérie nantaise ont néanmoins été relaxés par le Tribunal Correctionnel. Voir en ligne sur tetu.com le 07/10/05, « Les relations sexuelles sur un lieu de drague ne sont pas de l'exhibitionnisme », et le 09/12/05, « Nantes » relaxe pour deux “exhibitionnistes” », N. Héry. Sur l'abandon de la notion, encore en vigueur dans les années 1980, d'« outrage public à la pudeur », voir Bénédicte Lavaud-Legendre (2005) et Marcela Iacub (2008).
7. Suivant l'idée développée à partir d'entretiens, d'articles de presse ou de la littérature scientifique sur le sida, dans un article de Laurent Gaissad (2009). La double acception de la *publicité* d'un tel espace de la sexualité entre homme permet en effet de confronter la matérialité des conduites secrètes peu redevables d'une « identité » à la normalisation sexuelle véhiculée dans l'opinion par les discours commerciaux, militants et savants à la période récente.
8. Notamment, différents services de police ont ligué les prostituées les unes contre les autres, faisant espérer à certaines la clémence (les femmes anciennement installées, blanches, souvent de nationalité française), en interpellant régulièrement d'autres (en particulier des Camerounaises anciennement installées, mais aussi de jeunes femmes d'Europe de l'Est). Voir notamment Catherine Deschamps (2005, 91-119).
9. *Le Parisien*, de l'hivers au printemps 2003, relate à moult reprises le déplacement de la prostitution vers la lointaine banlieue. Certains articles, mis côte à côte, prêtent à sourire lorsqu'ils évoquent à quelques semaines d'intervalle le même petit village : « *Explosion de la prostitution [...]. Elles sont actuellement au nombre de deux, mais le chiffre peut monter jusqu'à quatre* » (*Le Parisien*, 25 février 2003) ; « *Les minijupes des prostituées fleurissent* » (*Le Parisien*, 20 mars 2003).
10. Pour une distinction entre la drague et le *cruising*, voir l'article d'Emmanuel Redoutey dans ce même numéro.
11. Les non dupes errent / les noms du père : bien sûr, le jeu de mot est emprunté à Jacques Lacan, en en malmenant le sens.
12. Propos rapportés par des client-es de bars de nuit du 10<sup>e</sup> arrondissement de Paris, et confirmés par des patrons ou salariés d'hôtels alentour, notamment rue du faubourg Saint-Denis et dans les rues perpendiculaires. Les prix se négocient d'autant plus facilement que les chambres proposées sont celles qui n'avaient pas trouvé preneurs pour des nuitées classiques, et qu'elles ne seront occupées que quelques heures. Il est plus difficile de mener à bien ces négociations dans les hôtels trop proches des gares de l'Est ou du Nord.
13. Cette dimension est abordée dans un article à paraître (Gaissad, 2008).

14. Citons, parmi une longue liste : l'ouvrage précurseur de Laud Humphreys (1970), *Tearoom Trade. Impersonal sex in public places* ; significativement traduit en français sous le titre : *Le commerce des pissotières. Pratiques homosexuelles (sic) anonymes dans l'Amérique des années 1960* (2007). Et pour la France : Rommel Mendès-Leite et Pierre Oliver de Busscher (1997) ; Bruno Proth (2002) ; Emmanuel Redoutey (2002, p. 59-63).

15. Pour cet ethnologue, un non-lieu est « un espace d'anonymat qui accueille chaque jour des individus plus nombreux », un espace où l'on acquiert son anonymat en fournissant à des machines preuve de son identité, un espace de solitude. Nous ne retenons donc que la première partie de la définition, et encore sous sa forme métaphorique.

## RÉSUMÉS

Cet article vise à examiner différents espaces de la drague et des rencontres sexuelles, et la manière qu'ont eu les sciences sociales de laisser certaines formes de désir sexuel dans l'ombre en particulier du point de vue du genre et de l'orientation sexuelle. Fondé sur trois enquêtes sur les terrains de la prostitution, des lieux de drague entre hommes et de la sociabilité sexuelle entre hommes et femmes, il aborde à la fois la question du contrôle auquel les territoires sexuels semblent soumis à première vue et, en même temps, s'efforce de dégager les conditions qui rendent les pratiques tantôt spectaculaires, tantôt invisibles, aussi bien dans des espaces publics réels que « prises » dans l'opinion contemporaine, productions scientifiques comprises.

This article proposes to analyse different spaces dedicated to sexual cruising and encounters, and the way social sciences have sometimes neglected certain forms of sexual desire, in particular regarding gender and sexual identity. Grounded on three fieldwork surveys on sex work, men-to-men cruising for sex, and men and women sexual sociability venues, it outlines the way sexual territories seem to be under control at first sight, and tries to show that sexual conducts alternatively appear spectacular or remain invisible, both in material public spaces and in contemporary debates, including academic research.

## INDEX

**Mots-clés** : genre, sexualité, espaces publics, rencontres sans lendemain

**Keywords** : gender, sexuality, public space, casual sex.

## AUTEURS

### CATHERINE DESCHAMPS

Catherine Deschamps, anthropologue, est chercheuse FNRS dans l'équipe « Normes, Genre et Sexualité » de l'Université Libre de Bruxelles. Elle est également associée au LAS (EHESS, CNRS, Collège de France - Paris) et enseignante à l'ENS d'Architecture de Paris Val-de-Seine. Elle a notamment publié *Le sexe et l'argent des trottoirs*, Paris, 2006 Hachette Littératures.et

Mobilisations parisiennes des prostituées, in Handman M.-E., Mossuz-Lavau J. (dir.), La prostitution à Paris. Paris, 2005, La Martinière, p. 91-119.

#### LAURENT GAISSAD

Laurent Gaissad, sociologue, fait partie de la même équipe à l'ULB. Il est aussi associé au Centre d'Anthropologie Culturelle (LAMC – ULB) et à FRAMESPA (CNRS – UTM Toulouse). Il a écrit récemment (à paraître) De vrais hommes entre eux. Lieux de drague et socialisation sexuelle au masculin. Sextant, Presses Universitaires de Bruxelles et 'Ça ne me dérange pas qu'ils soient homos, mais ils le font salement'. L'espace public de la sexualité entre hommes. Bulletin d'Histoire politique, Vol. 17, n 2.